

Discours prononcé en 1661 par Mr. DE CASSAGNES, lorsqu'il fut reçu à la place de M. de Saint-Amant.

MESSIEURS,

Comme il y a plus de gloire à faire une faveur qu'à payer une dette, je confesse ne pas mériter la grâce que vous m'avez accordée, afin que vous en méritiez vous-mêmes plus de louanges ; et que si dans les autres Elections vous avez toujours été des Juges équitables, celle dont vous m'honorez aujourd'hui vous fasse désormais considérer comme des bienfaiteurs généreux. Quelque haute pourtant que soit votre générosité, puis qu'étant reçu dans ce lieu auguste, je me vois obligé de vous en remercier publiquement, j'oserai dire que vous ne deviez point avoir d'indulgence pour moi, ou que vous en deviez avoir davantage, et qu'il fallait me refuser un honneur dont je suis indigne, ou me dispenser d'une obligation dont je me sens incapable ; et certainement il n'est pas de votre bienfait comme de ces faveurs qu'on reçoit d'ordinaire dans la société civile, car elles ne nous engagent qu'à des remerciements communs, et à de simples témoignages de reconnaissance. Le seul désir de nous en acquitter peut quelquefois nous en rendre quittes, et enfin de quelque main qu'on les ait reçues, on les possède sans honte, quand on les possède sans ingratitude. Mais que sert ici la tendresse du cœur sans la délicatesse de l'esprit ? Il ne suffit pas d'avoir de bons sentiments, il faut avoir de belles pensées ; il ne suffit pas d'éviter le blâme d'être ingrat, il faut acquérir la gloire d'être éloquent ; il ne suffit pas de se satisfaire soi-même par les secrets mouvements d'une reconnaissance profonde et cachée, il faut encore satisfaire les Souverains Juges des belles Lettres par les solides ornements d'un Discours élégant et ingénieux. Cette considération, MESSIEURS, m'empêcherait bien de parler, si vous me permettiez de me taire : mais puisque le silence m'est défendu par vos Lois, ou par Coutumes, j'éprouve aujourd'hui ce que plusieurs ont éprouvé dans les hasards de la guerre, le désespoir me donne quelque espérance. Il me semble que la nécessité peut inspirer de l'esprit aussi bien que du courage, et je commence à espérer que si les agréables passions sont naturellement éloquentes, celle que votre bienfait entretient dans mon âme, me le fera peut-être dépeindre aussi vivement qu'elle me l'a fait concevoir. Quand à cette faveur éclatante et glorieuse, le passé, le présent et l'avenir me viennent tour à tour dans la pensée ; et pour m'en bien représenter le prix et la dignité, j'ai déjà considéré plusieurs fois la crainte et le désir dont elle m'a délivré, la joie qu'elle me fait maintenant ressentir, et les suites avantageuses que j'en puis raisonnablement espérer.

Comme c'est le plus grand de tous les malheurs, que d'avoir embrassé une profession contraire à son Génie, vous m'avez tiré, MESSIEURS, d'une cruelle incertitude, puisque j'avais douté jusqu'à ce jour si je n'étais pas tombé moi-même dans cette infortune ; et si en me consacrant aux Lettres j'avais bien entendu la voix du Ciel, et le conseil de la nature. Mon inclination n'était pas capable de me rassurer de cette crainte ; car bien que l'amour de la vertu nous rende vertueux, l'amour de la Science ne nous rend pas savants, et nous voyons dans le monde une infinité de personnes qui sont vainement passionnées pour les doctes conversations, et pour les

savantes lectures, qui trafiquent sans cesse, et avec les vivants et avec les morts, sans retirer jamais aucun profit d'un si long et si laborieux commerce. Je n'appréhende plus d'être du nombre de ces malheureux. Vous autorisez mon choix par le vôtre, vous me faites connaître que je m'étais bien connu, et me persuadez par une illustre expérience que j'avais pris le chemin qui me devait mener à la gloire. Cette gloire, que tous les hommes désirent, doit être particulièrement désirée par les gens de Lettres, parce que dans leur condition, qui pour l'ordinaire ne gagne point d'autre prix que ceux de la renommée, il n'y a point ce milieu entre le blâme et la louange ; il est honteux de n'y être peint illustre, et ceux qui n'y sont pas des objets d'admiration, n'y sont que des objets de mépris et de risée.

Qui ne voit maintenant que votre estime est toujours suivi de l'estime publique, et que vous êtes les Maîtres de la réputation, soit pour en jouir, soit pour en faire jouir les autres ? Qui ne voit, dis-je, qu'en m'ouvrant les portes de ce lieu, vous m'avez ouvert celles de la gloire ; et que mon nom étant mêlé parmi les vôtres, je ne dois plus craindre qu'au milieu de tant de lumières, il retombe dans l'obscurité ?

Que si d'ailleurs l'ambition, quelque belle qu'elle soit, ne laisse pas d'être incommode, et de tenir nos âmes incessamment agitées, vous m'avez délivré, MESSIEURS, de cette continuelle tempête, vous avez borné le cours, et rempli l'étendue de mes désirs ; et m'ayant honoré du titre le plus glorieux qu'il me fût possible de souhaiter, vous m'avez réduit à l'agréable nécessité de n'en point souhaiter davantage. En effet, quels honneurs nouveaux exciteront désormais mon cœur ou à les poursuivre, ou à les désirer ? Puis-je devenir membre d'un plus auguste Corps, et où trouvera-t-on une autre illustre Compagnie qui renferme en soi tant d'admirables esprits, qui doive sa naissance à un plus illustre Fondateur, et qui soit encore aujourd'hui protégée par un Génie si glorieux au Siècle, si nécessaire au monde, et pour tout dire, si digne de vos Panégyriques ? Je sais que vous avez choisi ce grand Cardinal, et cet incomparable Chancelier pour les sujets de vos louanges. Ainsi vous vous assurez réciproquement la jouissance de la gloire ; et comme vos Ecrits sont capables d'immortaliser leurs actions, leurs actions seraient capables immortaliser vos Ecrits, aussi faut-il avouer qu'il n'appartient qu'à vous, MESSIEURS, de savoir dignement récompenser les vertus héroïques ; et cette Nation, qui s'attache ambitieusement aux exercices de l'esprit, et qui a presque autant d'Académies que de Villes, doit confesser à la gloire de la France qu'elle n'a jamais produit de Génies qui vous aient surpassés, et qu'elle n'en produit plus maintenant qui vous égalent. Elle doit, dis-je, confesser que si elle habite le pays des Romains, vous avez hérité de leur Savoir, et profité de leur Exemple ; que si vous n'êtes point leur postérité vous mériteriez de l'être ; et qu'enfin, pour user ici d'une de leurs pensées, s'il était à leur pouvoir de se choisir des enfants parmi ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre, il ne faut point douter qu'ils ne jetassent les yeux sur vous, qui êtes leurs Images animées, qui avez le caractère de leurs esprits, qui vous montrez semblables à ces grands Hommes par la grandeur, et par la noblesse de votre Eloquence.

Je me vois donc admis dans la société des plus illustres Personnages du monde, j'éprouve en ce jour que mes peines passées me sont des voluptés

présentes, et je suis délivré pour jamais de toutes ces pensées, qui agitant mon cœur ou de désir, ou de crainte, troublaient en quelque forte le repos de ma vie. Vous n'eûtes pas tant de transports de joie la première fois que vous entrâtes dans vos Assemblées, vous, MESSIEURS, qui étiez nés ce que vous êtes maintenant, qui aviez chacun votre place dans l'Académie avant même que de la remplir, et qui toujours assurez du rang que vous y deviez occuper, l'attendîtes sans espérance, et les reçûtes sans émotion. Pour ce qui est de moi, je ne sais si vous vous êtes trompés en ma faveur, ou si je me trompe à mon désavantage : mais quoi qu'il en soit, je triomphe de mon bonheur et de ma gloire, et je m'estime également heureux, soit que vous m'ayez fait grâce, ou que je me fasse injustice, soit que vous m'estimiez plus que je ne vaux, ou que je vaille plus que je ne m'estime. Ce qui redouble encore mon contentement, c'est que le glorieux bien, dont vous commencez à me faire jouir, n'est point sujet à la fragilité des choses humaines. On ne saurait le perdre après l'avoir acquis ; il excite l'envie sans la craindre ; il méprise les caprices de la fortune ; il surmonte même le pouvoir de la mort, puisque c'est lui qui nous donne l'immortalité. Mais ne jugeons pas seulement de sa solidité par sa durée, nous en pouvons aussi juger par ses effets et par ses suites, et je devrais peut-être m'arrêter particulièrement sur ce point ; car je m'assure que vous vous y êtes arrêtez vous-mêmes davantage. Oui, sans doute, vous avez moins considéré en moi le présent que l'avenir. Fermant les yeux à ce que j'étais, vous avez seulement songé à ce que j'étais, vous avez seulement songé à ce que je pouvais être ; et sans attendre que j'eusse mérité mon bonheur, pour me rendre heureux, vous avez couronné par une récompense anticipée l'espérance favorable que vous aviez conçue de mes travaux.

Pour bien faire voir ici mes sentiments, permettez, MESSIEURS, que je me déclare contre cette erreur vulgaire, qui persuade à tant de gens qu'il n'y a point de règles, pour apprendre à bien parler, et que si on veut exprimer heureusement ses pensées, soit en Prose, soit en Vers, on n'a qu'à laisser faire son esprit, et à suivre impétueusement la pente de la nature. Chacun parle bien des choses qu'il sait bien, disait autrefois un Philosophe, il vaudrait mieux dire, ce me semble, avec un célèbre Orateur, qu'on parle toujours mal des choses qu'on ignore, et qu'on ne parlera jamais bien de celles qu'on sait, si l'on ne sait encore l'art de parler. Ce bel art, ou plutôt ces deux beaux arts, dont l'un nous enseigne le langage des Dieux, et l'autre le langage des hommes, ont été connus et pratiqués, par les Anciens, qui en sont également et les Maîtres et les Modèles. Mais ni leurs exemples ni leurs préceptes ne sont capables de nous instruire parfaitement, parce que leur usage ne se rapporte pas tout-à-fait au nôtre ; et que maintenant pour plaire, il faut non seulement s'accommoder au Génie de la Langue, mais donner même quelque chose au goût du Siècle, et à l'humeur de la Nation. D'ailleurs, quelle apparence que ces grands hommes aient pu laisser par écrit toute l'étendue de leur savoir, et tout le fait de leurs méditations. On voit que le hasard ou le dessein font naître et refondre mille doutes dans une longue suite de Conférences, qui ne sauraient être ni formés ni résolus en des Ouvrages bornés et réguliers, et comme dans les choses de narration, qui dépendent de la mémoire, les Livres sont toujours plus savants que leurs

Auteurs ; dans les choses de réflexion, qui dépendent du jugement, les Auteurs sont toujours plus savants que leurs Livres. Si donc tous ces Oracles de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Italie étaient encore vivants, ils achèveraient par leurs entretiens ce qu'ils ont commencé par leurs écrits ; ils donneraient de divers conseils selon la diversité des Coutumes, des Langues, et des Génies ; ils descendraient du général au particulier, et nous rendant propres des Préceptes communs, ils nous mèneraient comme par la main sur le théâtre de la Gloire. Certes, il serait à désirer que le Ciel ne les eût point ravis à la terre après les lui avoir donnés ; mais cessons de déplorer leur perte, puisque nous la voyons si heureusement réparée, et que nous trouvons en vous, MESSIEURS, tout ce que nous pourrions trouver en eux ; votre jugement élevé au dessus de l'art accompli, et le perfectionne. Vous savez en quoi nous devons imiter les Anciens, et en quoi nous devons suivre une conduite ou contraire ou différente. Vous connaissez tout ce qui est naturel à nôtre langue, et tout ce qui lui est étranger ; vous instruisez ceux que vous voulez instruire ; vous charmez ceux que vous voulez charmer, et par ces effets merveilleux vous rétablissez en nos jours la souveraineté de l'Eloquence, et la divinité de la Poésie. Que sert donc de dissimuler mes espérances ? Puisqu'elles sont plutôt fondées sur votre secours que sur mes propres forces, j'ai sujet de croire que vous me rendrez digne de ce Corps auguste, où vous m'avez admis si favorablement, qu'après m'avoir donné de la gloire vous me donnerez même du mérite ; et que si le soin et la culture, quand ils secondent l'influence du Soleil, inspirent quelquefois de la fécondité aux terres les moins heureuses, ainsi le travail et l'étude, animez par la présence de vos Assemblées, pourront fortifier la faiblesse de mon Génie, et corriger en moi les défauts de la nature.

Ce n'est pas que j'espère d'aller jamais ni aussi loin ni aussi droit que mes guides, et de remplir cette idée de perfection que vous avez fait naître dans mon esprit, mais sans prétendre de vous égaler, je crois qu'il est glorieux de vous suivre. Au dessous de votre rang on voit des places fort élevées, et l'on peut être surpassé de vous, et surpasser néanmoins tous les autres. Voila, MESSIEURS, les solides espérances que votre faveur m'a fait concevoir, pour y mettre le comble j'y en ajoute encore une autre qui est le plus bel objet de mes vœux, le plus agréable entretien de mes pensées, qui dans la suite de ma vie me promet le bonheur d'avoir pour Amis tant de grands Hommes que j'ai maintenant pour Confrères. Je sais que ces illustres amitiés ne sont pas les ouvrages d'un jour, mais d'une épreuve de plusieurs années, et que les bonnes qualités de l'âme servent bien plus à nous les acquérir, que les autres fortes de mérite. Aussi comme la probité dépend plutôt de nous-mêmes que ni le savoir ni la politesse, j'ose vous promettre, MESSIEURS, que si je ne puis imiter la grandeur de votre Éloquence et de votre Poésie, j'imiterai du moins la sagesse de votre conduite ; que si je viole souvent les règles de l'Art, je suivrai plus exactement celles de la Vertu, et qu'enfin s'il m'est impossible de faire honneur à l'Académie par mes ouvrages, il ne m'arrivera jamais de lui faire honte par mes actions.